

The background of the cover is a painting of a white butterfly, possibly a Pieris, with its wings spread. The butterfly is the central focus, set against a background of warm, textured colors including red, orange, and green. The overall style is painterly and somewhat abstract.

ANNE-DAUPHINE DU CHATELLE

**LA Foudre
ET LES PAPILLONS**

éditions

THIERRY MARCHAISSE

ANNE-DAUPHINE DU CHATELLE

LA Foudre ET LES PAPILLONS

ROMAN



éditions

THIERRY MARCHAISSE

CHAPITRE UN

1

« J'ai rencontré un homme qui... »

Le « qui » annonciateur d'un développement demeura sans suite. Il était de trop, je le sus à l'instant même. Il marquait une rétractation de dernière minute, une tentative de diluer, de rendre insignifiant ce qui, sans lui... Car cela aurait été s'avancer trop loin, beaucoup trop loin, que de dire : « J'ai rencontré un homme. »

Je séjournais en Bretagne chez mon frère, nous étions installés tous deux dans sa bibliothèque. Martin a levé les yeux de la revue qu'il feuilletait, surpris par l'irruption de cette déclaration au beau milieu du silence qui régnait entre nous. Il a lancé vers moi un bref regard, puis l'a laissé errer dans le vague, dérouté par cette phrase dont la suspension semblait attendre de lui un encouragement à en dire plus. Il tira sur sa cigarette, la reposa en équilibre sur le bord du paquet. Me regardant à nouveau, il eut cette moue de tourner sa bouche sur elle-même avant de lâcher : « Ah! Et...? », assez dissuasif pour que je ravale aussitôt ma langue : « Non... rien ». Il m'a dévisagée en haussant les sourcils, puis s'est replongé dans sa lecture.

Qu'est-ce qui m'avait pris ? Je me voyais devancée par quelque chose qui avait cheminé, pris corps en moi à mon insu, et une étrange consistance du seul fait de s'être formulé à voix haute, en sa présence. Même s'ils m'avaient échappé, les mots que je venais de prononcer avaient donné sur-le-champ vie et forme à ce qui n'avait eu jusque-là qu'une existence larvaire.

2

Martin posa la feuille sur son bureau : par un troublant effet de retour du même, il se trouvait en cet instant tel que sa sœur défunte l'avait dépeint dans cette scène : sa cigarette était posée sur le bord du paquet, elle s'adressait à lui par-delà la mort, interrompant sa lecture, et il regardait maintenant dans le vague.

« *J'ai rencontré un homme qui...* » La forme vacillante, en déséquilibre, de la première phrase l'avait frappé tant elle était à l'image d'Agathe. Ce « qui » en béquille, faute de rien pouvoir assurer, d'être assurée de rien, ou si peu. Il la revit debout, appuyée à la porte de sa chambre d'enfant, tandis qu'il était attablé à son pupitre. Elle entra chez lui pour bavarder. Jamais l'inverse. Parfois il la sentait obscurément venir vers lui pour se décharger de quelque chose de lourd qui le mettait mal à l'aise et à quoi il voulait échapper. Pour la faire partir, il faisait mine d'être occupé et ne levait pas le nez de sa table. C'était une fillette un peu perdue, travaillée par Dieu sait quoi d'inquiétant, cherchant auprès de lui, son cadet de quatre ans, l'appui qu'elle ne trouvait pas en elle. Et certes, il ne l'avait pas toujours bien accueillie. Mais qu'y pouvait-il alors ! « Enfant, tu étais l'ancien de la famille, lui avait-elle déclaré une fois ; tu semblais être venu au monde déjà éclairé par des vies et des vies d'expérience. » Il lui avait rétorqué que la plupart des bébés sont dans ce cas : ils ont l'air de petits vieux au moment de leur naissance et vous toisent

gravement, profondément, comme depuis le fond des âges. Elle avait balayé son objection : « Mais cela ne dure que quelques jours. Après, ils sont jeunes, c'est tout. »

Depuis toujours, on le sollicitait. C'était ainsi. Mais il lui était quelquefois pesant qu'on se tournât vers lui si souvent comme vers quelqu'un qui « sait », qui « saura y faire ». Parfois, il avait beau dire, en toute honnêteté, « je ne sais pas », personne ne le croyait. Il n'avait alors d'autre échappatoire que de se montrer fuyant, de se mettre aux abonnés absents pour préserver un peu de paix et s'occuper de ce qu'il avait à faire.

Un souvenir brusquement ressurgi l'avait conduit à jeter un œil dans le dossier « Agathe » de son ordinateur, où il avait transféré le contenu de celui de sa sœur. « Si je meurs avant toi, tu voudras bien t'occuper de mes papiers personnels ? » lui avait-elle demandé un jour, par boutade lui sembla-t-il alors, mais peut-être, au fond, sérieuse dans son choix et exacte dans ses termes ? Elle avait bien dit mes « papiers », et non pas mes « affaires ». De quels papiers voulait-elle donc parler ? Avait-on idée de mourir si tôt, sans crier gare, et de le laisser en plan avec une demande qui lui avait paru sur le coup si improbable qu'il s'était contenté de hocher distraitemment la tête, sans chercher à en savoir plus. La mort donnait désormais à sa requête force de dernières volontés, les seules qu'elle eût exprimées, et l'intonation d'une muette prière. Il avait ouvert quelques fichiers et en avait survolé le contenu. L'un d'eux, au titre énigmatique, « L'occupation », avait piqué sa curiosité, et plus encore cette page d'ouverture où Agathe le prenait à partie, ou à témoin, il ne savait.

Martin soupira, fit un tirage complet du texte et poursuivit sa lecture.

À Paris, sur un quai désert au bord de la Seine, un simple baraquement. Une pénombre humide, étouffante, m'assailit lorsque j'y pénétrai. Dans une lumière crépusculaire, des ombres tournoyaient autour de formes végétales fantomatiques.

Un ami « chasseur subtil » m'avait conviée dans sa volière à papillons. Je le cherchai des yeux sans le trouver. Un homme était assis dans un coin, feuilletant un journal. Alors que je m'approchais, il déclara en me jetant un bref coup d'œil : « Vous cherchez Maxime Acey ? Il est sorti quelques minutes. » Il s'est levé : « John Lindhurst, je suis un de ses amis. » Comme nous nous serrions la main, je me suis sentie atteinte de plein fouet, pour ainsi dire à bout portant, par ce qui émanait de cet homme. Je bredouillai mon nom et le plantai là avec brusquerie.

Une nuée de papillons voltigeait dans un clair-obscur tropical : folioles de soie, corolles de velours, oiseaux-fleurs, séraphins diaprés, feuillets volants d'un livre d'heures enluminé, chatoiements, couleurs de paradis ; il se déployait là un luxe étourdissant, la pétillance féerique d'une neige tourbillonnante qui faisait lever les mains pour recueillir un peu de cette grâce volatile.

Sans plus bouger que les plantes, les fleurs, les arbustes sur lesquels les papillons venaient se poser, je me laissai fêter par eux telle une princesse sous une pluie de pétales. Ils inquiétaient, aussi, par une somptuosité cruelle, une flamboyance ténébreuse, ce quelque chose de sanglant dans leurs élytres tachés de couleurs crues, violemment contrastées, fruits d'une jungle carnassière. Mon émerveillement se mêlait de nervosité : ces frôleurs m'agaçaient, tout à coup, et j'en venais presque à les chasser de la main. D'ailleurs, n'était-ce pas par un furtif battement d'ailes venant effleurer le tympan de la conscience que s'annonçait parfois le vent mauvais, la menace voilée, le message funeste ? Une

fois dans ma vie m'avait frôlée, froide et rapide, l'aile porteuse d'une sombre imminence : la mort de mon père.

Max arriva, je le vis aller vers John et les rejoignis. Nous parlâmes à voix basse. L'air chaud brassé par les milliers d'ailes devait émettre un murmure soyeux, imperceptible à l'oreille, qui nous imposait son diapason. Mais aussi cette ronde papilionacée évoquait des âmes défuntes qui n'ont pas trouvé le repos, ce baraquement était leur nécropole et nous nous gardions de troubler les mânes assemblés ici en huis clos. Leurs noms mêmes pour certains – apollon, phalène, saturnie, sphinx, noctuelle, uranie, vanesse, morpho – avaient une consonance spectrale. Noms du mystère. Tel celui d'« Apsaras », ces déesses sculptées en effigie sur les murs croulants des temples khmers, dont le sourire pareil à un papillon posé sur des lèvres semblait en connivence avec le paradis. Félicité. Qui sourirait de s'être découverte au bout du compte si simple à atteindre, si enfantine ! Sourire clos sur son secret et, de ce fait, à jamais opérant.

Peu après, Max et son ami me laissèrent pour s'occuper des derniers préparatifs avant l'ouverture au public de la volière.

Posés sur les fleurs et butinant, les papillons semblaient parfois saisis de raides voluptés lorsqu'ils ouvraient et refermaient par saccades la valve de leurs ailes. Puis, comme pris de langueur, ils se prélassaient en éventail. Dans une vitrine étaient exposés cocons, chenilles, chrysalides et des œufs dont certains avaient l'aspect de perles de jais aux éclats métalliques. Ces bijoux pourtant éphémères m'évoquaient, venus d'un lointain astronomique, les derniers feux d'une très vieille étoile. Ou des fragments de corps célestes qui, polis par une longue traversée sidérale, auraient concentré en eux à la fois la nuit cosmique et la fulgurance des astres. Ou encore, fondues puis expulsées de la forge terrestre, des pépites d'or noir. La magie de cette métamorphose m'étourdissait : que de ce noir originel puisse naître une multiplicité aussi stupéfiante de couleurs ; que cette dureté

minérale, cette pétrification, puisse engendrer tant de virtuosité aérienne! L'enchantement se mêlait en moi au regret d'être une créature à laquelle manquait le privilège de se transfigurer ainsi, *sui generis*, en corps glorieux.

Max revint vers moi et me parla de ses pensionnaires, évoquant pour chacun d'eux le pays, le milieu et les circonstances de sa découverte. Il se procurait sur place des œufs de spécimens qu'il avait repérés pour son élevage. Ce n'était pas la première fois que j'entendais ses récits de chasse mais je ne m'en lassais jamais, il les renouvelait sans cesse. J'avais séjourné à plusieurs reprises dans sa maison en Loire-Atlantique. Il y avait aménagé une serre où, à force d'essais et d'échecs, il était enfin parvenu à créer un petit éden où vivaient ensemble, dans un équilibre toujours délicat, toujours à réinventer, arbustes, fleurs et papillons.

« Tu auras finalement fait la connaissance de John ; je t'avais offert le livre où nous avons réuni des dessins qu'il a réalisés dans ma volière de Saint-Julien.

— Ah, voilà! Je me disais bien que son nom ne m'était pas tout à fait inconnu! Je me souviens d'avoir été frappée par sa manière calligraphique de rendre sensible, par bribes, par éclairs, la vie effervescente de ta volière.

— Oui, et je ne sais pas si tu te rappelles ces planches où, sur un fond obscur, il fait ressortir un seul motif des élytres de tel ou tel papillon ; c'est exactement comme cela, par un détail frappant de leur livrée, que certains d'entre eux me sont apparus la première fois dans la pénombre fantastique de la jungle. »

Quand il retourna à ses préparatifs, j'allai m'asseoir sur un banc. Était-ce la chaleur? Fermant les yeux, une certaine nuit de Chine revint me visiter. Une nuit d'été suffocante où, sur la dure couchette en bois d'un bateau de ligne descendant le fleuve Bleu, m'agitant pour trouver un moyen d'échapper à cette étuve, je ne faisais que m'échauffer un peu plus. Je résolus de ne plus bouger et dérivai bientôt vers un assoupissement léger.

Le bateau avait accosté dans un port ; les lumières de la ville, sa rumeur de fond, les clameurs des dockers, le grincement des chaînes et des poulies, le raclement des caisses déchargées, le pincement obsédant des cigales entraient dans ma cabine, volaient autour de moi tels des papillons. Je baignais dans une sorte d'hypnose moelleuse, interceptant les bruits émaillant cette halte nocturne ; chacun d'eux était en soi une petite sculpture sonore dont j'éprouvais avec une précision inouïe la forme, la texture. Ensemble ils avaient formé dans mon souvenir la « musique concrète » de ce moment-là.

Quand ce fut l'heure de l'ouverture au public, je fis de loin un signe de la main à Max déjà très entouré et me faufilai vers la sortie.

« Vous partez ? »

John Lindhurst avait surgi à mon côté. Nous nous fîmes face, hésitants. Il eut un petit rire qui semblait déclenché par une drôlerie cachée, un amusement à part soi coupé d'embarras. Rire d'Anglais, me suis-je dit. « Alors, à bientôt ? » m'a-t-il jeté. Je marmonnai un oui évasif et m'en allai.

4

« J'aimerais rencontrer ce Max », se dit Martin. Ayant cherché en vain un répertoire dans les fichiers de sa sœur, il lança une recherche sur le Web. Il trouva bientôt son homme, une page était consacrée à sa volière en Loire-Atlantique. Il était neuf heures et demie du soir, une heure convenable pour appeler. Il hésita un instant, puis se lança :

« Bonsoir, Martin Sterne, le frère d'Agathe. Je vous...

— Oui, Agathe ! oui... », s'exclama Max. Le premier oui était une exclamation de vive affection, le second était embrumé de regret. Sur ce, il se racla la gorge et se tut un instant. Puis Martin

entendit sa respiration cahotante à l'autre bout du fil comme s'il prenait son souffle, prêt à se lancer, pour se raviser l'instant d'après dans un soupir. Des souvenirs soulevés par cet appel inopiné devaient se télescoper dans son esprit. Durant ce laps de temps, Martin comprit de justesse combien il serait malhabile de l'interroger d'emblée sur sa sœur, et plus encore d'évoquer John Lindhurst. Si Agathe était le lien, il ne fallait pas qu'il les ligote.

« Bonsoir, se reprit Max, pardonnez-moi, je ne vous ai même pas salué!... Agathe, je ne saurais vous dire combien... enfin, comment dire, par où commencer... Je me sens pris au dépourvu, vous comprenez ?

— Oh, ne vous sentez pas obligé de me parler d'elle ! Quand j'ai appris cette chose étonnante, que vous cultiviez des papillons, j'ai eu envie de vous rencontrer.

— Eh oui, répondit Max, je joue à Merlin l'enchanteur ! J'ai créé ma petite forêt de Brocéliande où ces farfadets s'ébattent en liberté. On vient les admirer ; les enfants croient que je fais apparaître ce joli monde avec une baguette magique ; je ne démens pas, j'avoue qu'à voir leurs yeux éblouis et adorateurs, eh bien, je suis tout bêtement content. En tout cas, vous êtes le bienvenu, je serai heureux de connaître le frère d'Agathe. Vous avez des enfants ?

— Un fils, oui. Et nous viendrons. Certainement.

— Je dois passer à Paris prochainement ; j'y ai un pied-à-terre. Je vous ferai signe, laissez-moi votre numéro. »

Les jours qui suivirent ma rencontre avec John, je ressentis obscurément les prémices d'un changement : du nouveau, du futur avait germé, était en gestation, attendait son heure. Il flottait dans l'air à l'état d'ébauche, de possibilité. J'accueillis cela

avec une placidité teintée de gravité. Je me gardai de penser plus avant, d'échafauder quoi que ce soit. J'évitai de faire un seul geste vers une pleine conscience qui pourrait bien lâcher la bride en moi à des chiens affamés. Advienne que pourra ! Je suivais de loin ce remue-ménage, un peu comme un bruit sourd et constant derrière une porte, dont il est possible de s'abstraire et qui n'empêche pas de mener l'ordinaire de sa vie.

À l'époque j'assistais trois avocats associés, un grand groupe les avait chargés de préparer une importante transaction, ce n'était pas le moment de se laisser distraire. Mon travail dans ce cabinet, comme dans les précédents, n'avait d'autre raison que d'assurer ma subsistance. Impatiente d'échapper à une mère déraisonnablement couveuse, j'avais voulu, après de rapides études, gagner ma vie aussi vite que possible. Je n'avais pas pris le temps de me choisir un métier. Mais, à dire vrai, j'ai été sans vocation. Habitée de mille curiosités, je n'aurais voulu faire profession d'aucune, préférant me livrer à elles au gré de leur apparition et par pure jouissance. Sans doute est-ce l'influence d'un père magistrat qui m'orienta à l'aveuglette vers ce monde juridique pour lequel je n'éprouvais guère d'attrait. En dépit du peu d'intérêt éprouvé pour ce qui passait entre mes mains dans ce cabinet, je le traitais, détachée mais attentive, avec le soin minutieux d'un artisan à son œuvre, par goût du travail bien fait. Par calcul aussi : outre la satisfaction de l'efficacité, cette façon de faire avait pris pour moi tournure de jeu dont l'absurde gratuité m'amusait, l'art pour l'art en somme, je n'avais rien trouvé de mieux pour subvertir ce qu'il fallait bien appeler une servitude. Pour mes patrons, c'était tout bénéf. Décontenancés au début de ne rencontrer de ma part ni complicité d'intérêt, ni dévouement envers eux ou leur entreprise, ni inclination à faire cause commune, ni sens du devoir, ni non plus morne obéissance, aucun de ces liens qui se nouent au travail, rien qui puisse, le cas échéant, leur servir de levier à mon endroit, ils s'en accommodèrent puisque le résultat était là,

j'étais fiable et inventive. Ils me sentaient investie, certes, mais d'une façon qui leur échappait et n'était sans doute pas sans les inquiéter. Ne pouvant me situer, ils avaient moins confiance en moi qu'en la qualité du service.

Bref, toute à mon affaire comme de coutume, j'avais à peu près oublié ce John Lindhurst. De temps à autre sa figure se rappelait vaguement à mon souvenir, sans plus de relief que des débris de mémoire qui surnagent quelques jours avant de disparaître. Simple persistance rétinienne.

Mais un jour, alors que je changeais de position sur ma chaise (j'aurais fait digue de mon corps et ce mouvement machinal y aurait ouvert une brèche?), la joie entra en trombe, une joie anticipatrice. Une flamme monta, haute, droite, effilée, presque ravageuse, quand le visage de John Lindhurst surgit en moi à la manière d'une carte abattue sur une table de jeu. Je le repoussai, effrayée par le fol espoir qu'il faisait naître, par sa démesure. Je me défendis : impossible, impossible! alors même que je sentais la force d'un déjà-là seulement différé. Il n'y avait rien à faire et je ne fis rien ; je n'attendais même pas, cela viendrait, j'en étais sûre, m'étonnant tout de même de cette étrange certitude.

Il ne fut pas long à se manifester. Quinze jours après notre rencontre à la volière, je reçus de lui ce petit mot : « Agathe, l'autre jour je vous ai trouvée aussi insaisissable que les papillons de Max, vous vous envoliez dès que je vous approchais. Est-ce que vous voulez bien vous poser quelques instants en ma compagnie? Et n'en veuillez pas à ce cher Max, j'ai dû lui soutirer votre adresse... John. » Habile, me suis-je dit, il me fait rire, et voilà, je suis faite, je me rends, il n'en fallait pas plus.

Pour notre premier verre, nous nous sommes surpris à commander en même temps un whisky, nos voix se chevauchant. Ce télescopage nous fit sursauter, nous éloigner l'un de l'autre comme sous l'effet d'une étincelle.

Il venait à peine, m'apprit-il, de jeter les chaussures qu'il avait usées deux semaines durant dans des chemins perdus de Castille. Sec, caillouteux, roussi et pelé par le soleil, il était à l'image de ce pays, soit qu'à le parcourir celui-ci l'eût façonné, soit qu'il n'eût fait qu'accuser une ressemblance intime.

Accidenté, tel je le perçus. Corrodé par la route, mais aussi comme brossé, poli, affûté par la friction de la marche, dégageant un parfum de cendres.

Accidenté aussi par les aléas de la pérégrination, ainsi qu'il me les relata : du pied égal dévidant un fil uni, auquel la fatigue donne à la longue une légèreté immatérielle, au pied boueux, empêtré; puis la surprise d'un pied sûr, clairvoyant. Du front buté de la monotonie à l'échappée allègre. De la solitude qui agrandit à celle qui rabougrit. De l'ivresse à la misère de soi.

Accidenté encore, car laissant entendre en deux mots que, rejeté, il était parti sur les routes épuiser une passion sans retour.

Tandis qu'il évoquait l'état piteux de ses pieds, se forma en moi un portrait expressif de ses chaussures : éclopées, difformes. Qu'il les eût jetées me causa un léger arrachement, comme la perte d'un objet familier, et une pointe bizarre de regret. Je n'étais pourtant pas amatrice de reliques, et nous n'en étions encore qu'aux présentations.

Plus tard, commentant un livre que j'étais en train de lire, je me mis à parler du corps : usage mécanique, fantasmatique, narcissique en Occident; à la fois voie et véhicule en Orient, du moins dans sa pensée : confluent, chambre d'écho, de réverbération, alambic des correspondances multiples.

Tout à coup, je me demandai quel diable m'avait induite à aborder ce sujet car, adressé à John, il était en train de prendre une tournure tout autre. J'avais beau faire pour rester dans le ton de la réflexion, mes propos semblaient fourmiller de sous-entendus suggestifs, s'orienter irrésistiblement vers une zone brûlante, frôler sans cesse le double sens.

Pendant ce temps John m'écoutait, mi-intéressé, mi-amusé ; l'œil pointé, il lançait sur moi par-ci par-là quelques coups de sonde, se livrait sur ma personne à une cueillette rêveuse, à une acuponcture vagabonde, et je me sentais l'épiderme fourmiller d'un millier de points érectiles.

Il y eut entre nous une sorte de tacite défi de nous en tenir au sérieux de la conversation, et ce jeu piquait au vif le nerf d'une attirance à laquelle il était excitant de ne pas céder trop vite. Je finis par perdre le fil, et me mis à rire, tant mon « innocent » discours semblait truffé de clins d'œil.

6

Martin feuilleta la suite du texte en le balayant rapidement des yeux. Agathe ne lui avait jamais parlé d'une telle liaison, il n'en trouvait en lui nul écho. Les lignes qu'il venait de lire l'avaient fait pénétrer dans les coulisses de sa vie, il s'y sentait comme un intrus.

Il repoussa les pages devant lui et se leva pour faire quelques pas, il lui fallait prendre du champ : sa sœur avait donc eu... une vie ! Enfin, autre que ce qu'elle avait laissé filtrer au-dehors et de l'image floue, peu dérangement, qu'il s'en était faite. Ce portrait de sœur, il n'en découvrait l'existence en lui que parce que celui-ci était chamboulé. C'était un de ces portraits de famille, accroché parmi d'autres dans le vestibule de l'édifice mental, œuvre imaginaire collective, entreprise dès la naissance et peinte à gros traits. Chacun y va de sa petite touche ou s'aligne paresseusement sur celle des autres, tout le monde finit par être d'accord, ou presque. Au bout d'un certain temps, la peinture sèche, le portrait se stabilise, voire se fige, à quelques retouches près au cours de l'existence. Il est dans le paysage, on n'y prête plus vraiment attention. En cas de chambardement majeur, on ne s'y retrouve

plus, on peste du dérangement, ça oblige à replâtrer, à lisser, mais une fois le travail fait, on accroche le nouveau tableau à la place de l'ancien et tout rentre dans l'ordre. Drôle de phénomène, se dit Martin, cette réduction au plus petit commun dénominateur, qui semble faire office d'homéostat entre soi et les autres.

Sa sœur, donc. Même si en réalité elle avait été plus complexe sous son regard, cela ne changeait strictement rien au fait qu'elle était sa « sœur » et que ce mot la fixait dans un cadre et à une place bien définis. Or, non seulement il lui découvrait une vie, mais la lire faisait surgir... une femme. Il ne l'avait jamais considérée sous cet angle. Sa sœur et cette femme s'entrechoquaient dans son esprit; elles ne se mélangeaient pas pour former une seule et même personne; l'une était insoluble dans l'autre. Cette vacillation de l'une à l'autre gênait sa lecture et il se sentait réticent à poursuivre. Pourrait-il jamais lire ces pages sans avoir constamment la sœur dans son champ de vision, en filigrane? Pour le peu qu'il en avait lu ou survolé, ce texte ne relatait pas les faits saillants d'une vie mais sondait un corps et une âme bouleversés par une rencontre essentielle.

Dans un rêve, la nuit suivante, il tombait sur Agathe, assise à l'arrière d'une voiture abandonnée à la casse, déglinguée, rouillée, reposant sur ses jantes et qu'il reconnut être celle de leur enfance. Elle avait tourné son visage vers lui avec un sourire timide et gentil où il avait lu sa gêne qu'il la découvrit ainsi et qui semblait lui dire : « laisse-moi, je vais bien, ne t'embête pas pour moi ». Sourire ému, aussi, qu'il l'ait cherchée et retrouvée. Depuis qu'elle était morte, il avait désiré, non pas tourner la page, mais en ouvrir d'autres, faire un geste vers elle qui ne fût pas d'ensevelissement. Un semestre avait passé sans que pointe une idée, un signe, une direction. Au réveil il se sentit décidé : « je vais la lire, je le lui dois ». Cependant il ne savait littéralement pas où se mettre pour lire ce texte écrit pour soi, pressentait-il, en

même temps qu’hymne à un amant. Il traîna cet embarras toute la journée lorsqu’une solution lui apparut : il le lirait avec la distance qui convenait, celle de l’historien qu’il était. Il le traiterait comme une archive.

Mais brusquement un autre biais s’offrit à lui qui eut sa préférence. Il était amateur de mémoires, chroniques, journaux et témoignages historiques publiés à compte d’auteur qu’il dénichait ici et là au hasard de pérégrinations dans des brocantes, des vide-greniers ou chez les bouquinistes. Le Web lui offrait maintenant, grâce à des sites spécialisés qui mettaient en ligne les découvertes de rabatteurs, un accès direct à un réservoir d’observations, de points de vue, d’analyses, d’éclairages singuliers en marge de l’histoire officielle. Qu’il ait occupé un haut poste, ou qu’il fût un simple quidam embarqué dans des événements, chacun avait été à soi seul une tour de guet et un émetteur de cette littérature parallèle. Une fois, alors qu’il furetait dans une de ces galaxies, ouvrant et refermant des fichiers, ne trouvant rien qui le mette en appétit, il lui revint soudain en mémoire qu’une de ses connaissances, un certain Vincent, comme lui friand de lectures buissonnières, moins historiques qu’intimistes, lui avait parlé d’une bibliothèque en ligne d’inédits, triés parmi les rebuts de greniers, les fonds de tiroirs que leur envoyaient des descendants, des fouineurs en tous genres, des aventuriers de l’écrit perdu. Ils étaient une petite bande à se les partager et tous espéraient trouver, sinon la perle rare, du moins quelque chose qui leur fasse dresser l’oreille. Leur chine, guidée par le goût, libre de tout enjeu, était à la fois désinvolte et pleine de curiosité.

Martin prit contact avec Vincent au motif qu’il avait de la lecture pour lui et ils se retrouvèrent dans un café.

« Ma sœur est morte prématurément il y a quelques mois et j’ai trouvé ceci dans son ordinateur, un texte très personnel. »

Vincent hochait la tête, entrouvrit l’enveloppe que Martin lui avait passée et y jeta un coup d’œil. « Tu l’as lu ? »

— Quelques pages seulement et j'ai survolé le reste. Il s'agit de ma sœur, tu comprends, je ne peux me départir d'une certaine répugnance à pénétrer dans son intimité et, je l'avoue, à m'en trouver envahi. Bien qu'elle m'ait demandé de m'occuper de ses papiers personnels si elle partait avant moi, j'ai un doute concernant ce texte. Si elle n'était pas morte si vite et si tôt, l'aurait-elle gardé? Et si oui, aurait-elle souhaité que je le lise, le divulgue, le conserve sans le lire, ou je ne sais quoi d'autre?

— Tu as l'air sûr que, parvenue à un certain âge, bien sagement elle aurait trié ce qu'elle souhaitait laisser ou non derrière elle, avec des indications précises à ton intention! Souvent les gens remettent à plus tard ce désagrément et, finalement, meurent en laissant tout en plan, à part un testament, et encore. La crainte de se livrer, de nuire à leur image posthume ou de provoquer des dégâts dans leur entourage peut les pousser à détruire certaines lettres, certains documents, mais alors ils le font sur-le-champ, au moment même où ils en prennent conscience. Je doute pour ma part que ta sœur ait véritablement anticipé le fait qu'un jour tu découvrirais ce texte dans son ordinateur, ni qu'il provoquerait cet embarras. Elle n'y a tout simplement pas pensé.

— Eh oui! Un jour, ça lui passe par la tête de me demander de s'occuper de ses papiers sans s'interroger sur ce que cela impliquera pour moi!

— Ça t'énerve, on dirait. Au fait, c'est quoi ce texte? Autant te le dire tout de suite, si ce sont de plates confidences, je ne suis pas preneur!

— Non, non! Il m'a semblé qu'il méritait lecture.

— Celui-là seulement? Il n'y en a pas d'autres?

— Non. J'ai trouvé des notes, des observations, des rêves, mais aucun ne m'est apparu construit comme celui-là. Son titre même a été pesé, de toute évidence. »

Vincent sortit le paquet de l'enveloppe, lut la première page, feuilleta le reste rapidement, s'arrêta sur quelques passages, puis

remballa le tout. Après un moment de réflexion, il dit tout à coup : « Et si, au contraire, elle t'avait demandé de t'occuper de ses papiers précisément pendant qu'elle composait son texte ? Cela changerait tout, non ? Hypothèse : elle y tenait, sans savoir qu'en faire sur le moment, inquiète tout de même qu'il soit détruit ; et voilà, elle s'en remet à toi, à ton jugement, au cas où. En plus, son récit s'ouvre sous tes auspices ; tu y es évoqué d'emblée, pour ne pas dire convoqué.

— Je sais, je sais, l'interrompt Martin en se tortillant sur sa chaise, avant de tripoter son paquet de cigarettes en silence.

— Écoute, tu as fait ce qu'il faut, non ? Si tu m'as apporté ce document, c'est que tu lui donnes une valeur. Par ailleurs, elle ne t'a pas demandé de le lire, que je sache. Elle ne te l'a pas interdit non plus. Ce qui te laisse toute latitude. »

Ils discutèrent ensuite de leurs trouvailles respectives sur le Web. Au moment de se séparer, Martin, plus détendu, lança en riant : « Figure-toi que j'ai déjà pris contact avec l'un des personnages, euh, qu'est-ce que je raconte, avec un ami dont elle parle au début...

— Tiens donc ! On dirait que tu es plus embarqué dans l'histoire que tu ne veux bien te l'avouer !

— Non, non, c'est juste que le bonhomme m'a plu ; je l'ai contacté sans réfléchir, sur un coup de tête, mais maintenant je me demande où ça va me mener. Le plus probable est qu'il ne donnera pas suite...

— ... mais tu serais déçu, je me trompe ? »

Quand Vincent l'appela deux semaines plus tard et lui déclara : « Nous sommes plusieurs à l'avoir lu et... », Martin, lui coupant la parole, s'écria : « Non, ne me dis rien ! Je ne veux pas en savoir plus, pour me garder la possibilité de le lire un jour, vierge de tout écho. Si tu souhaites le mettre en ligne, fais-le, je te donne

Les pages suivantes ne sont pas consultables

© 2011 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.